

DU SONGE A L IMAGE

Le silence de la peinture est sa musique propre. Celle de Violaine Vieillefond est d'une qualité particulière. Un silence sans parasite, celui de l'eau, des lacs ou des grands espaces.

Elle dit d'ailleurs n'écouter aucune musique en même temps qu'elle peint, manière de chercher celle qui lui est propre, de capter ce son particulier qui s'articule dans une dynamique interne, de toile en toile, non monochromes mais unichromes - si l'on peut tenter ce néologisme - camaïeux subtils ou variations autour d'une même couleur, d'un timbre de fond.

Plages vibrantes qui sont les poses particulières, plus ou moins lentes, graves ou légères de ce silence pictural.

Un unique mouvement semble animer parfois les toiles comme une rivière souterraine dont le courant affleure ici et là, laissant le ciel s'y refléter, avant de se perdre au milieu d'une prairie, grouillant d'une vie primitive entre l'amibe, le coquillage et la feuille.

Ce sont de grandes toiles vertes ou des lagons bleus. Le bleu, couleur froide, devient ici éblouissant d'un outremer sans fin. Ce n'est pas du bleu Klein, c'est du bleu Violaine, l'azur crépusculaire d'une mer chaude, dans le mouvement fluide de cette algue, ou cette roche presque noire, au centre de la toile, visible un instant avant qu'une vague ne la recouvre.

Où le rouge est présent, c'est un carmin assourdi brodé de fil noir, aussi libre que l'eau, que la trame de la toile emprisonna soudain. Et le rose il y en a, s'égrène sur des petits carrés, collé comme un pétale sur un herbier, mais d'une fleur vivante.

Contraste saisissant avec les tableaux noirs, abysses marines ou volcans éteints, ou villes englouties aux cendres froides. Bouillonnement chaotique entre deux mondes, que cet hommage à Pierre Soulages, un des maîtres que Violaine Vieillefond affectionne en particulier. Mais les veines de la toile sont ici circulaires, évoquant la coupe d'un arbre tronçonné, fossilisé, où la lumière laisse encore briller, déci-delà, des fragments plus luisants que d'autres, comme des morceaux de mica. Matière mystérieuse d'une vie qui ne nous appartient plus, ou pas encore, sédiments au fond des rivières où le temps s'est figé.

Noire toujours l'encre acrylique sur le papier, mais elle se déploie en arabesques libres à travers la lumière pure du blanc.

Lumière que la toile peut aussi filtrer en d'infinies nuances gris-argent, douceur lunaire d'un nuage si vapoureux qu'il nous emmènerait vers un de ces ciels mythologiques des plafonds anciens, sans Zéphyr, ni char ailé, ni colombes, mais la peinture, la vraie, se joue des siècles.